PESCHIER, C. G.
C

VISITE
A HAHNEMANN

PAR

LE Dr PESCHIER,

SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE.



GENÈVE,

DE L'IMPRIMERIE CHARLES GRUAZ,

Rue du Puits-Saint-Pierre.

DÉCEMBRE 1832.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

LETTRE

DU D[r] PESCHIER

AUX RÉDACTEURS

DE LA BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE.

Mes chers collaborateurs,

Je vous ai promis des détails sur ma visite au vénérable père de l'homœopathie : je viens m'acquitter.

Après que la fête de Leipzig et la réunion scientifique et organisatrice eurent pris fin, plusieurs des

docteurs étrangers à cette ville et des homœopathes amateurs se transportérent à Cœthen pour y présenter leurs hommages à Hahnemann. Comme mon but en me rendant auprès de lui n'était pas seulement de lui offrir mes respects, mais encore d'avoir des conversations médicales instructives, je laissai passer les plus pressés, afin de jouir de notre maître *seul*, et non en commun, avec la foule de ses admirateurs. Je ne me suis donc rendu à Cœthen qu'au bout de trois jours, lesquels j'ai constamment passés dans la société intime des docteurs de Leipzig.

La route de Cœthen n'offre rien d'intéressant ou d'agréable; il est même nécessaire que le cocher la connaisse très-bien. Mon ami, le baron de Brunnow, qui s'y rendait avec mademoiselle sa sœur, a été perdu dans une croisée de chemin, et a erré pendant plus de trois heures avant de se retrouver dans la bonne route.

La petite ville de Cœthen ne manque pas d'agrémens; elle est dans un vallon où passe un ruisseau, qui répand une fraîcheur et entretient une verdure inappréciables dans un pays de champs, qui, après la moisson, n'a que l'apparence de la stérilité. Les rues sont larges et alignées; le château du duc régnant n'offre, outre sa grandeur, rien de bien remarquable; il est entouré d'un jardin ouvert au public, où les fleurs même les plus rares sont cultivées avec beaucoup de soin. La duchesse douairière habite un joli château de plaisance, entouré de jardins, d'étangs habités par des cygnes, et de tous les agrémens de la

campagne ; il est situé aux portes de la ville, dont il n'est séparé que par une promenade et un bosquet. Je dis *aux portes* de la ville, car Cœthen était une petite forteresse, dont il reste quelques fossés et des murailles percées de véritables portes ; l'une d'entre elles, celle par laquelle on se rend au château de plaisance, est beaucoup trop grande et trop belle pour une si petite ville ; voici la cause de sa fondation.

Le duc dernier défunt, ayant passé à la communion romaine, a fait bâtir une église joignant son palais, pour y célébrer son culte ; elle devait avoir un beau portail à colonnes surmontées d'un fronton. Lorsque l'échafaudage de ce portail a été construit, il s'est écroulé, et, dans sa chute, a écrasé ou blessé à mort sept ouvriers dont j'ai vu les tombes et les épitaphes dans le cimetière. Là-dessus, on a renoncé au portail, et comme les colonnes et le fronton étaient déjà taillés, on les a posés à l'une des entrées de la ville, où leur grandiose produit un effet disproportionné à l'exiguité des maisons voisines ; on se verra obligé de démolir la rue actuelle et d'en bâtir une autre qui soit plus en rapport avec la beauté de la porte actuelle.

Ne soyez pas surpris, je vous prie, de la longueur de ma digression, et de ce que je vous fais attendre à la porte, pour ainsi dire, de Hahnemann ; autant m'en est réellement arrivé à moi-même ; et toutes ces choses, je les ai vues et examinées à mon aise, pendant que j'attendais l'heure favorable pour voir le vénérable vieillard, sans cesse occupé par les nom-

breux malades qui assiégent et occupent tout le jour sa maison.

Mais l'heure du rendez-vous s'approche, et déjà l'un des cliens du grand homme, sortant de son cabinet, me dit, à l'auberge, que Hahnemann ayant eu connaissance de mon arrivée à Leipzig, manifestait quelque impatience de ne point me voir encore à Cœthen. Sur ces paroles flatteuses, je me dispose à hâter le moment de la première entrevue, lorsqu'un message m'informe qu'il la faut retarder d'une heure, la foule des cliens étant venue mettre obstacle à notre rencontre. L'heure étant écoulée, je me présente enfin, et le vieillard vient au-devant de moi et me presse entre ses bras, en me nommant *son fils*, *son cher fils;* de mon côté, je l'appelle *mon père*, et je baise avec respect cette honorable main qui a tant écrit pour le bonheur de l'humanité. Peu de minutes se sont écoulées, et déjà nous conversons comme deux amis; je lui raconte comment j'ai mis ses préceptes en action, dans une foule de cas; je l'étonne même par le récit de quelques succès aussi rapides qu'inespérés, qui ont été la suite unique de l'application de sa doctrine; et lui, de son côté, me développe toute sa pensée sur la chronicité des maladies, sur la manière d'attaquer et de poursuivre jusqu'à guérison les cas difficiles, ainsi que sur l'incurabilité absolue de certaines affections, dont il conseille au médecin homœopathe de ne jamais se charger. Je lui dis alors que je n'ai pas cru devoir obéir à la maxime de ne jamais répéter le même remède, et que je ne

m'en suis point mal trouvé ; à quoi il réplique que l'expérience lui a fait changer de système sur ce point, que maintenant il accède à la répétition des doses, et qu'il en a fait le sujet de *l'avant-propos* de l'ouvrage tout récent du docteur Bönningsausen, intitulé : *Répertoire alphabétique et systématique de l'action des remèdes antipsoriques.* (Déjà les médecins de Leipzig m'avaient dit que la répétition des doses était chose nécessaire dans les maladies tant chroniques qu'aiguës; les faits me l'avaient dit avant eux). Cependant il insiste sur les petites quantités, et, reconnaissant toujours plus la subtilité et la diffusibilité des remèdes homœopathiques, il me dit qu'il est, dans bien des cas, suffisant de faire *flairer* au malade le flacon qui contient la subtance convenable.

Cette subtilité est un fait bien positif, et vous vous rappelez, mes chers collaborateurs, m'avoir raconté l'un et l'autre, que des personnes qui vous sont très-chères, ont éprouvé des vertiges, des éblouissemens et un commencement de défaillance, pour avoir flairé trop long-temps un flacon dont l'usage modéré les avait guéries de leurs souffrances.

Après cela, Hahnemann me développe tout ce qu'il sait sur l'action *polychreste* de certaines substances qui agissent comme remèdes actifs et prompts, et comme antipsoriques, jouissant d'une action très-longue et très-durable. Il me confirme dans l'opinion que m'avait déjà suscitée l'expérience, savoir : que les antipsoriques convenablement appliqués agissent efficacement sur la santé des malades,

long-temps après qu'a disparu l'affection spéciale contre laquelle on les avait administrés ; dans ce cas, on voit aussi s'évanouir une foule de symptômes auxquels le malade ne prêtait pas une attention sérieuse, détourné qu'il était par l'affection la plus grave ; et une santé ferme et durable succède à un malaise habituel, ou à des apparitions réitérées de maux légers et plus ou moins incommodes, pour lesquels le médecin n'avait pas même été consulté.

Cette longue et intéressante conversation s'est prolongée pendant un souper amicalement offert et presque somptueusement servi par les deux filles de Hahnemann, qui rivalisent de politesse et d'égards vis-à-vis des amis de leur respectable père.

Quoique cette première conférence se soit prolongée bien avant dans la nuit, j'en demande une autre pour le lendemain, qui m'est affectueusement accordée.

Cependant, l'hôtel que j'habite retentit plusieurs fois par jour du trépignement des chevaux qui amènent et emmènent les étrangers qu'attirent de toutes parts la haute réputation et la pratique heureuse de Hahnemann ; cet hôtel lui-même a la majorité de ses chambres occupée par des personnes venues de très-loin pour consulter l'oracle de l'homœopathie ; par exemple, j'ai mangé, entre autres, avec un Danois, un Courlandais, un Hongrois, un Russe et un Silésien.

Retourné chez Hahnemann, vers la fin du jour, je l'ai trouvé occupé à une consultation pour l'enfant

d'une pauvre femme, car les pauvres ont auprès de lui le même accès que les riches; cela m'a fourni l'occasion d'être le témoin de sa manière de faire.

Hahnemann écrit ponctuellement tout ce que lui racontent les malades ou leurs parens, et qui peut lui offrir des symptômes; il en tient registre, et ce n'est qu'après avoir formé le groupe de ces symptômes qu'il détermine le remède qu'il croit devoir administrer; mais il ne se fie ni à sa mémoire, ni à sa longue expérience, et il a constamment devant lui sa *Matière médicale* et le *Répertoire* de Rückert, dans lesquels il cherche, au besoin, le remède nécessaire au cas actuel. Comme il en agit de même à l'égard de chaque malade, on conçoit que sa journée doit être employée en presque totalité à écrire sous dictée, pour ainsi dire, le narré des consultans. Ce n'est donc point en courant, et par routine, que cet habile savant traite ses malades; c'est consciencieusement et avec la pensée, non-seulement de les guérir, mais encore d'avancer, si possible, la science, en faisant de continuelles observations sur l'action, soit des remèdes déjà anciens, soit des nouveaux qui sont tous les jours livrés au creuset de l'expérimentation.

Le registre des consultations, allant tous les jours grossissant, forme aujourd'hui une Encyclopédie médicale; j'ai vu rangés sur l'un des rayons de la bibliothèque de Hahnemann, trente-six volumes in-4°, de 500 pages au moins chacun, entièrement écrits de sa main; or, il faut que vous sachiez que l'écriture de ce vieillard, qui ne s'est jamais servi de

bésicles, est presque aussi menue que la *mignonne* de Didot.

Mais ce n'est là qu'une partie de l'occupation journalière du grand homme; la correspondance médicale tient une place considérable dans l'emploi de son temps; elle est véritablement immense; le recueil des lettres reçues, lesquelles sont réunies en volumes, forme une collection très-étendue; le répertoire seul des lettres, contenant le nom des correspondans et la date de leurs missives, est un énorme volume *in-folio*, tenu par mademoiselle Hahnemann.

Tant de travaux absorbent tout le temps de notre maître commun, qui regrette de n'en avoir plus à donner au développement de la science; aussi vient-il de prendre un aide, le docteur Lehmann, qui sera probablement chargé de suivre les traitemens commencés, et de rendre compte des résultats seulement à Hahnemann; j'ai eu le plaisir de souper avec ce docteur, qui paraît mériter à la fois la confiance du maître et celle du public.

Le père de l'homœopathie possède à Cœthen une assez petite maison que probablement il trouve commode, et qui est contiguë à un fort petit jardin, entièrement clos et privé de vue; je vous cite cette circonstance, parce qu'il m'a dit lui-même que cet enclos, qui a justement vingt-cinq pas de longueur, est sa seule et unique promenade, en sorte qu'il ne quitte jamais sa robe de chambre et ses pantouffles; il n'y a pour lui ni fêtes ni dimanches; les consultans ne lui permettent pas de distinguer ces jours-là des

autres. Hahnemann ne fait jamais de visites ; les personnes de Cœthen et lieux voisins, qui ont recours à ses conseils, lui rendent compte de l'état des malades, et il envoie à ceux-ci ce qui leur est nécessaire ; je connais même des personnes de Leipzig qui ont fait soigner par lui et leurs proches et elles-mêmes ; les huit lieues qui séparent les deux villes étaient deux fois par jour franchies par une estafette, dans les maladies aiguës.

Qu'il me soit permis de citer, parmi les personnes que je viens de désigner, M. le conseiller de Freygang, consul-général de Russie à Leipzig, l'un des hommes les plus aimables et les plus instruits que j'aie jamais connus, et celui dont l'accueil, à mon égard, a été le plus amical et le plus obligeant. Son respect pour Hahnemann est sans bornes ; et c'est, à ce qu'on m'a dit, à son zèle et à son affection que ce dernier a dû la protection du duc d'Anhalt-Cœthen, auquel M. de Freygang fit entrevoir la gloire qui rejaillirait sur son nom, s'il donnait un honorable asile au savant utile que son mérite faisait persécuter à Leipzig. Cette anecdote, je ne la tiens pas de lui-même ; il est trop modeste pour faire valoir ou même faire connaître ses services.

Pendant plusieurs jours, j'ai passé cinq ou six heures de la soirée et de la nuit avec Hahnemann, ne m'entretenant que de sa doctrine et de sa pratique, tandis que ses aimables filles prodiguaient leurs soins et leurs attentions pour nous offrir des raffraîchissemens, une collation, un souper, qui témoignaient par

leur abondance et leur délicatesse du plaisir que cette honorable famille éprouvait à fêter un hôte venu de si loin. Un soir, ces politesses ont encore eu pour objet un autre Suisse, le docteur Huber, du canton de Zurich, qui est venu à Cœthen, uniquement pour présenter ses hommages à Hahnemann ; la rencontre de deux Helvétiens, partis des deux points presque extrêmes de leur patrie, m'a semblé digne de souvenir ; M. Huber n'avait point assisté à la fête de Leipzig, et n'est resté à Cœthen qu'un seul jour.

Un autre soir, j'ai eu pour commensal M. le conseiller russe Wraski, qui a traduit l'*Organon* en russe, et qui, après un séjour de quelques mois en Allemagne, d'où il emportera une pharmacie complète, se propose de pratiquer l'homœopathie chez lui, sur ses paysans et sur ses voisins. Nul doute qu'il ne leur rende les plus grands services. Je vous dirai, à cette occasion, que l'Organon a déjà été traduit en cinq langues ; j'ai vu les exemplaires de quelques-unes de ces traductions sur une table de Hahnemann, toute couverte d'offrandes de livres, de brochures, de journaux homœopathiques. C'est sans doute là un hommage dû à l'inventeur de la science ; mais, au nom près de l'auteur de chaque ouvrage, c'est un hommage inutile, car Hahnemann n'a pas le temps de lire une seule page de ce qu'écrivent les autres, pas même celui d'écrire ses propres observations pratiques ; et il en fait de si précieuses ! ! !

Dans nos conversations, je lui ai communiqué que j'avais éprouvé des effets perturbateurs en adminis-

trant comme substance inerte celle qu'il indique lui-même comme telle, et avec laquelle il conseille de combiner ordinairement les remèdes; il est vrai que je l'avais préalablement fait longuement triturer: il m'a prié de renouveler l'expérience et de tenir une note exacte des résultats; j'engage ici tous mes collègues à en faire autant. Je lui ai fait aussi connaître les succès frappans que j'avais obtenus de l'emploi du *spir. sulphur.* dans plusieurs maladies chroniques, et en particulier, la phtisie pulmonaire au deuxième degré; il en a paru aussi surpris que satisfait, et m'a engagé à en faire l'objet d'un petit Mémoire, en vue d'utilité générale. Je lui ai fait observer que je m'étais simplement conformé à cette idée, si simple et si fertile en conséquences, contenue dans le premier volume de ses Maladies chroniques, qu'il n'existe point de maladie durable des poumons sans psore antécédente ou actuelle. Cette pensée m'a saisi dès que je l'ai lue; et je ne doute pas que l'expérience n'en justifie la vérité tous les jours.

Après avoir séjourné à Cœthen près d'une semaine, j'ai craint d'abuser de l'obligeance de mon vénérable maître, et de mettre sa complaisance à une trop rude épreuve par des questions multipliées; j'ai donc songé à me séparer de lui. Ce dernier moment, qui a eu lieu fort avant dans la nuit, a amené la répétition des expressions vives de respect, d'un côté, et de bienveillance de l'autre, qui avaient signalé mon arrivée auprès de Hahnemann; je l'ai quitté plus fort de connaissances pratiques, et plus pénétré de vénération

que jamais, bien décidé à faire valoir par mon zèle, mon étude constante et mes progrès scientifiques, l'honneur que ce savant m'a fait en m'accueillant si long-temps et si paternellement chez lui.

Pour terminer cette lettre, je vais vous donner les titres des Mémoires qui ont été envoyés à la réunion de Leipzig et déposés sur la table; leur abondance m'avait empêché de m'en procurer plus tôt la connaissance exacte.

Du docteur Kretzschmar, de Belzig, un Mémoire contenant d'importantes réflexions sur l'expérimentation technique relative à la préparation des dilutions potentielles des médicamens; le docteur Gross, de Jüterbogk y a ajouté, en le lisant, des observations pleines de sagacité.

Le docteur Mühlenbein a déposé un intéressant mémoire, accompagné de dessins très-bien faits, contenant l'histoire d'une exophthalmie chez un enfant de onze ans; l'œil droit, chassé de son orbite, pendait sur la joue de manière à ce que la cornée atteignait le niveau des narines. L'usage des antipsoriques a permis à l'œil de se replacer; et au bout d'une année de traitement, le jeune malade avait recouvré complètement la santé et la faculté de voir.

Permettez-moi de vous citer brièvement une guérison (au moins momentanée), que j'ai vu s'opérer à Genève, avant mon départ. — Mme S., jardinière, âgée de soixante-cinq ans environ, atteinte d'une ophthalmie grave de l'œil gauche, avait été soignée par M. L...; l'œil était perdu; les paupières étaient

engorgées, rouges, et laissaient continuellement suinter une humeur âcre et corrosive, qui rougissait la joue; le moignon de l'œil et le fond de l'orbite faisaient éprouver les plus vives douleurs. M. L. ne vit d'autre ressource que l'extirpation de l'œil, et annonça à la malade qu'elle avait là un cancer, et qu'il amènerait le docteur S. pour enlever l'organe malade. Sur ces entrefaites, on me fit demander; je reconnus l'état que je viens de décrire, et qui exigeait que la malade tint constamment un linge en contact avec ses paupières pour absterger le liquide âcre; mais je ne fus pas convaincu de l'existence du cancer. Cependant, voyant autour de la malade plusieurs petits enfans, ses descendans, avec des marques évidentes de psorisme scrofuleux, je ne crus pas devoir porter hardiment un pronostic favorable. Je me contentai de commencer un traitement antipsorique, dans lequel je fis entrer, au bout de quelques jours, l'usage des remèdes polychrestes.

Bientôt les douleurs augmentèrent considérablement dans la tête, derrière l'orbite, et ne laissèrent pas à la malade un instant de repos, au point qu'elle songeait à se détruire pour leur échapper. Les paupières se gonflèrent prodigieusement et prirent une couleur livide; l'écoulement continua. A ce moment, je perdis, je l'avoue, un peu l'espoir, et pensai que la dégénérescence cancéreuse se produisait dans la tête, et ne tarderait pas à pénétrer dans l'orbite et à en chasser l'œil; néanmoins je continuai le traitement. Quelle ne fut pas mon agréable surprise et

celle de toute la famille, lorsque la malade déclara que les douleurs diminuaient, et que l'on vit les paupières reprendre leur couleur et leur volume naturels. A la visite que je lui ai faite, peu de jours avant de vous quitter, j'ai trouvé la femme S. travaillant comme une autre personne, et ne se plaignant plus d'aucune douleur; j'avoue que ce résultat a de beaucoup dépassé mon attente. — Mais je continue mon rapport.

Le docteur Rummel a envoyé un traité, ayant pour titre : *La seconde apparition du choléra à Mersebourg*, dans lequel il donne de nouvelles preuves de son excellent esprit d'observation. Dans la lettre d'envoi, il s'excuse de ne point assister à la séance, empêché qu'il est par ses nombreuses occupations, et surtout par les quarantaines et les cordons sanitaires qu'ont imaginé des hommes qui n'ont jamais vu le choléra, jamais observé sa nature et sa marche, et qui, d'après des suppositions fautives, ont prescrit des mesures qui, partout, se montrent inutiles. — Cette remarque du docteur Rummel, peut être vraie; mais il ne l'est pas moins d'observer que le choléra a régné et règne encore autour de la Saxe et notamment de Leipzig, sans avoir jamais encore pénétré dans ce pays, où la quarantaine est établie et observée.

Le docteur Müller, *senior*, de Lignitz, a adressé un mémoire dans lequel il indique un moyen nouveau, exact et sûr, d'amener toujours la préparation des remèdes au degré le plus parfaitement semblable

de dilution potentielle; ce mémoire est accompagné d'un modèle de l'appareil qu'il a inventé dans ce but, et qu'il a jusqu'ici employé avec succès.

Un mémoire du docteur Rückert, à Herrnhut, traite la question : Par quels moyens l'homœopathie peut-elle faire les plus rapides progrès, et porter les plus heureux fruits? — Il discute d'abord ce point : Qu'est-ce qui a eu lieu jusqu'ici? — Puis : Quels fruits ont porté les peines et les travaux des homœopathes? A quoi il répond par l'exposé du plus beau, du plus honorable résultat. Sa dernière et principale considération est celle-ci : Par quels établissemens les véritables progrès de notre art, digne de bénédictions, peuvent-ils être le plus sûrement amenés?

Le docteur Rückert, dont la louable activité est déjà si connue, annonce de plus, qu'à son instigation il s'est formé une Société homœopathique Lusacienne, qui a tenu sa première séance à Görlitz, le 13 juin dernier, où elle a posé ses statuts, fondé une bibliothèque, nommé un président, et arrêté de s'assembler trois fois par année; dans l'intervalle, il s'établira des communications régulières, par la voie de la correspondance, entre les membres de l'association, dont le but principal sera l'avancement de la science, l'entretien d'un esprit de respectable confraternité entre de dignes collégues, et l'union intime pour repousser toute attaque scientifique.

Comme moyen principal d'avancer la science, tous les membres unanimément reconnaissent la nécessité de faire en société les épreuves des remèdes;

d'où résulte, pour chacun d'eux, le devoir de faire de telles expériences; sur quoi la société de Lusace attend du directoire central de la société générale, la détermination des médicamens qui doivent les premiers être le sujet des épreuves. L'auteur remarque très-judicieusement ici, que si cette expérimentation est faite sur les mêmes remèdes par les membres de toutes les associations médicales formées et à former, provinciales et locales, et cela avec zèle et activité, dans le même temps, notre *matière médicale*, et par conséquent notre art, obtiendra un degré de perfection qui laissera à peine quelque chose à désirer, et démontrera de nouveau la vérité de cet adage : *Concordiâ res parvœ crescunt.* — Il est certainement à désirer que cette proposition judicieuse soit adoptée et réalisée par toutes les associations homœopathiques.

M. Hessenurt, qui se qualifie du titre de prêtre séculier, a envoyé des observations pratiques sur la fièvre intermittente. — Ce mémoire sera certainement très-bien accueilli par tous les médecins homœopathes, puisque de plusieurs lieux en Allemagne ont été poussées des plaintes de ce que la fièvre intermittente de cette année, se joue avec opiniâtreté de tous les moyens qu'on lui oppose. Les homœopathes le liront en entier dans les *Archives* de Stapf; je dirai seulement que l'auteur signale l'*ipécacuanha* comme remède principal; il le donne en quatre doses répétées à distance égale dans l'apyrexie; puis dans l'apyrexie suivante, il donne une

dose de *nux*, sans égard à la cessation ou à la non cessation de la fièvre par l'*ipécacuanha*. — Dans la fièvre quotidienne, en raison de la courte durée du temps laissé par l'accès, on doit donner la première dose d'*ipécacuanha*, aussitôt que l'accès de la fièvre tire à sa fin, et la répéter toutes les deux ou trois heures, en sorte que la troisième et, si possible, la quatrième doses, soient prises au moins trois heures avant l'accès. Dans l'apyrexie suivante, on administrera de même la *nux*. — Dans plusieurs cas, l'auteur a donné l'*ipécacuanha* dans les deux premières apyrexies successives.

Dans les fièvres tierce et quarte, le mieux est de choisir le jour qui précède immédiatement l'accès pour administrer le remède.

L'auteur assure que depuis le 30 juillet 1831, jusqu'au 1er juillet de cette année-ci, il a employé cette méthode avec le plus heureux succès dans trois cent quarante-sept cas.

Le docteur Rau, de Giessen, a communiqué des observations pratiques très-intéressantes : 1° sur la répétition des doses homœopathiques; 2° sur la guérison d'une phtisie, au moyen de la teinture de seconde écorce (*liber*) de sureau, *sambucus nigra*.

Le même docteur annonce à l'assemblée centrale, qu'il s'est aussi formé à Giessen une Société homœopathique, qui se réunit toutes les quatre semaines, pour s'entretenir d'objets scientifiques.

M. Müller, pharmacien de Schöningen, a communiqué, de la part de M. Spilter, de Leer en Ost-

Friese, quelques questions sur la pratique de l'homœopathie, et a soumis à l'assemblée différens cas de maladie dans lesquels les médicamens ont été inutiles; l'auteur demande direction et instruction. Ces questions ont été remises au directoire, qui y fera telle réponse qu'il croira utile.

Il ne me reste plus qu'à vous dire que la ville de Cœthen a été choisie pour lieu de réunion de la Société de l'an 1833; nul doute que l'attrait de la vue du grand homme, peut-être de son domicile, n'attire en grand nombre les admirateurs de ses savans travaux et les hommes reconnaissans des brillans résultats qu'ils en ont obtenus.

Par la publication de ma lettre, vous voudrez bien informer les médecins, nos honorables confrères homœopathes, qu'en ma qualité de secrétaire, je leur servirai très-volontiers d'intermédiaire avec le directoire central pour toute communication de lettres, de livres, et d'*argent*. Il leur sera peut-être plus facile et plus commode d'expédier ces divers objets à Genève qu'à Leipzig, et de demander des renseignemens dans la première que dans la seconde de ces villes. Je viens de dire d'*argent*, parce qu'au moment où je vous écris j'apprends que le directoire de la Société homœopathique vient d'obtenir la *permission* de fonder et d'ouvrir un hôpital clinique à Leipzig, qu'immédiatement il a acheté une maison à cet usage, qu'il la fait disposer et arranger convenablement, et qu'il espère pouvoir y faire entrer des malades à la fin de cette année, ou au commencement

de la prochaine. C'est là le plus grand pas vers le perfectionnement de l'homœopathie ; je n'ai pas besoin de vous en développer les avantages ; mais ce que j'ai besoin de vous dire, c'est que l'achat, l'arrangement et l'approvisionnement de cet édifice, emporteront certainement la totalité de la somme actuellement en caisse, et que l'établissement ne pourra cheminer qu'au moyen de dons nombreux ou considérables. De ces derniers on peut en désirer ; — mais en attendre !!! Il est donc plus probable qu'il en parviendra de nombreux ; et, à cet égard, je me hâte d'annoncer que je suis autorisé par le directoire homœopathique à recevoir les moindres sommes ; je viens donc, en son nom, prier tous les médecins homœopathes de favoriser par leurs offrandes pécuniaires une fondation qu'ils appellent et réclament depuis long-temps parce qu'ils en ont senti la nécessité ; ceux d'entre eux qui déjà sont forts dans l'exercice de leur art le feront, j'espère, par reconnaissance ; ceux qui ne le sont pas encore le feront, je le désire, dans l'espérance de trouver là un point d'appui pour leur pratique encore chancelante ; deux mois de séjour à Leipzig, après une lecture assidue des principes de l'homœopathie, seront suffisans, quand la clinique existera, pour les mettre à même d'exercer avec certitude. J'invoque aussi la gratitude des personnes auxquelles l'homœopathie a rendu des services, ou dont elle a soulagé les maux. Nul intérêt propre n'anime les chefs de l'établissement ; c'est celui de la science, c'est celui de l'humanité que serviront les

bienfaiteurs de l'institut clinique ; et chacun peut devenir un de ces bienfaiteurs.

Comme je compte faire à Leipzig une seconde visite en achevant mon voyage, j'y prendrai sur cet institut des renseignemens ultérieurs que je vous transmettrai ; je verrai la maison et ceux qui la dirigeront, et je connaîtrai parfaitement son mode futur d'organisation.

Votre affectionné,

Ch.-G. PESCHIER, *docteur*,

Secrétaire de la Société Homœopathique.
